

Faire littérature

Usages et pratiques du littéraire
(XIX^e-XXI^e siècles)

Delphine Abrecht
Romain Bionda
Sophie-Valentine Borloz
François Demont
Charlotte Dufour
Samuel Estier
Jacob Lachat
Colin Pahlisch
Émilien Sermier
Mathilde Zbaeren

ARCHIPEL
Essais

Archipel Essais
Volume 27

Ce volume Archipel Essais est publié avec le soutien de la Section de français et du Décanat de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne.

Suivi éditorial et relecture : Stefania Maffei Boillat

Mise en page : TypoT_EX

Couverture : Fanny Vaucher

Les dix auteurs du présent volume remercient la collection « Essais » des éditions Archipel pour le soutien accordé et les membres du comité de relecture pour leur attention : Noémie Chardonnens, Dominique Kunz Westerhoff, Lise Michel, Gilles Philippe et Barbara Wahlen. Merci à Stefania Maffei Boillat pour son beau travail d'édition.

© Archipel Essais 2018
Université de Lausanne
Faculté des lettres - Section de français
Quartier Chamberonne - Anthropole
CH - 1015 Lausanne
www.unil.ch/archipelessais

Table des matières

Delphine Abrecht, Romain Bionda, François Demont, Émilien Sermier et Mathilde Zbaeren <i>Faire littérature</i>	5
Jacob Lachat <i>Le creuset de l'histoire : la référence littéraire dans les récits de vocation d'historiens</i>	19
Émilien Sermier <i>Le rap, aux noms des poètes. De MC Solaar à Virus</i>	33
François Demont <i>Ces politiques qui écrivent. Modalités politiques et littéraires dans l'œuvre d'Édouard Philippe</i>	47
Mathilde Zbaeren <i>Raconter ou relater la catastrophe ? Usage du faux témoi- gnage en sciences sociales à partir de La Supplication : Tchernobyl, chroniques d'après l'apocalypse de Svet- lana Alexievitch (Lattès, 1998 [1997])</i>	63
Sophie-Valentine Borloz <i>Intégration du littéraire au sein du discours médical : « La dissection du livre de M. A. Belot »</i>	77
Charlotte Dufour <i>Les voi(x)es du droit. Dire, lire, écrire</i>	91
Samuel Estier <i>Les livres favoris des PDG</i>	105

Colin Pahlisch

*Lire les promesses scientifiques. Pour une épistémologie
coopérative entre science et fiction* 119

Delphine Abrecht et Romain Bionda

*L'écriture de plateau fait-elle littérature ? Réflexions à partir
de C'est une affaire entre le ciel et moi, mise en scène de
Christian Geffroy Schlittler (2014)* 135

Bibliographie sélective..... 151

Ces politiques qui écrivent

Modalités politiques et littéraires dans l'œuvre d'Édouard Philippe

En dépit de son désamour pour *La Princesse de Clèves*, Nicolas Sarkozy est auteur d'une biographie historique, *Georges Mandel, le moine de la politique* (Grasset, 1994), et coauteur d'un scénario de téléfilm : *Leclerc, un rêve d'Indochine* (2003). Après avoir évoqué sa passion jusque-là discrète de la littérature avec Jean-Marie Rouart de l'Académie française¹ quatre jours avant d'être mis en examen dans l'affaire Sarkozy-Kadhafi, il avoue lors de l'émission « Livres&Vous » du 9 février 2018 (sur Public Sénat) ne jamais se déplacer sans un livre, confiant même :

Je ne passe pas une journée sans lire. Et c'est tellement important pour moi, peut-être à tort, mais je n'ai jamais voulu en parler. Je trouve qu'il y a une forme de prétention [...], à vouloir faire semblant [...]. C'était en quelque sorte un jardin secret.²

Or, souvent, le « récit des lectures est un récit de légitimation, récit identitaire et récit de formation »³. La chose est donc entendue ; la politique a partie liée avec la littérature.

En France, des acteurs politiques citent respectueusement des textes littéraires lors de discours ou d'apparitions médiatiques et, surtout, écrivent des livres. Bien des

1 Voir « La face cachée de Nicolas Sarkozy, par Jean-Marie Rouart », *Paris Match*, le 15 juillet 2014.

2 « La littérature, "le jardin secret" de Nicolas Sarkozy », *Le Point*, le 8 février 2018.

3 François Hourmant, *François Mitterrand, le pouvoir et la plume. Portrait d'un président en écrivain*, Paris : Presses Universitaires de France, 2010, p. 52.

genres ont ainsi été pratiqués au fil des ans : livre d'entretien, livre-programme, mémoires, biographie historique, essai, autobiographie, roman, polar et même poésie⁴ ou scénario. Alors que les marqueurs littéraires constituent une composante essentielle de la posture politicienne, l'écriture est devenue une modalité d'exercice du métier politique⁵. Pourtant, rarement la pratique de ces politiciens qui publient des ouvrages a été considérée en tant que phénomène littéraire ou analysée au moyen des outils propres à l'étude de la littérature⁶. Voici donc le cadre de notre étude : la pratique de la littérature comme observable récurrent dans la sphère politique⁷.

Cette vaste ambition excédant cependant les dimensions de la présente réflexion sur les usages et pratiques possibles de la littérature, il faudra se contenter de dresser un tableau de la situation *à la hussarde*. Pour ce faire, nous nous attacherons à l'œuvre du premier ministre Édouard Philippe en l'inscrivant dans un historique de pratiques et de représentations littéraires comme politiques dont, à la fin, il restera pourtant encore à défricher bien des pans. Il s'agira d'observer comment peut se caractériser le recours à la littérature par et dans le discours politique français. Car si celle-ci apparaît toujours *en creux*, révéler son *spectre* permettra de mieux comprendre l'inévitable intrication discursive (faite de modalités politiques et littéraires) représentée par ce genre d'écrits. Épiphénomène ou symptôme, selon que l'on use d'une métaphore

4 On songe notamment à Hector Rolland, député-maire de la V^e République qui, en sus de déclamer ses discours sous forme de poésies à l'Assemblée, a publié un recueil de poèmes : *Les Racines de l'espérance* (1989). Relevons aussi : Bruno Fuligni [éd.], *L'Assemblée littéraire : petite anthologie des députés poètes*, Paris : Ginkgo, 2010.

5 Voir Christian Le Bart, « L'Écriture comme modalité du métier politique », *Revue française de science politique*, n° 1, 1998, p. 76.

6 Les études linguistiques portant sur le discours, l'argumentation ou la communication publique étant volontairement ignorées.

7 Depuis 1980 « [...] du vouloir-écrire, on est progressivement passé au devoir-écrire » (F. Hourmant, *op. cit.*, p. 49). D'où « la quasi-obligation d'utiliser le livre comme stratégie de médiatisation et de légitimation » (Christian Le Bart et Érik Neveu, « Quand des énarques se font écrivains : un art du "Grand Écrit" », *Mots*, n° 54, mars 1998, p. 11).

philosophique ou médicale, l'œuvre de Philippe illustrera donc l'intérêt et l'utilité d'approcher ces objets *a priori* rébarbatifs que sont les livres d'acteurs politiques.

L'écrit politique, un creuset interprétatif

« Les hommes politiques considèrent la dimension littéraire comme une composante indispensable à leur destin national »⁸. Or, en écrivant, ils partagent une certaine idée de ce que sont la littérature et l'écriture. Cette pratique révèle souvent l'existence d'un imaginaire politique de la littérature française qu'il s'agit d'interroger en tant qu'élément du discours social. Selon Curtius, ce versant singulier de la production symbolique et éditoriale du champ politique ainsi que le registre postural du politicien-lettré répondent en fait à une attente large :

La littérature joue un rôle capital dans la conscience que la France prend d'elle-même et de sa civilisation. Aucune autre nation ne lui accorde une place comparable. Il n'y a qu'en France où la nation entière considère la littérature comme l'expression représentative de ses destinées. [...] Celui qui veut jouer un rôle politique doit faire ses preuves littéraires. Prétendre avoir de l'influence sur la vie publique est inutile, aussi longtemps que l'on ne s'est pas rendu maître du mot parlé et écrit.⁹

Avoir recours à une caution lettrée, et plus spécifiquement littéraire, semble ainsi nécessaire dans l'espace politique français. Mais si la politique trace en creux – et parfois par la négative, « creux » signifiant avant tout « vidé de substance » – une certaine *idée de la littérature*, il convient d'approcher ce phénomène au moyen d'outils littéraires complémentaires d'une approche politologique. Si l'écriture politique se farde des attraits de la littérature, et *fait littérature*, analysons-la en tant que telle.

8 Jean-François Revel, *Le Style du général*, Bruxelles : Complexe, 1988 [1959], p. 24.

9 Ernst-Robert Curtius, *Essai sur la France*, J. Benoist-Méchin [trad.], Paris : Grasset, 1932 [1930], pp. 157-158.

À un observateur assidu de la vie politique française, il semble sans doute évident que ceux « qui occupent presque en permanence les antennes de radio et de télévision, considèrent, néanmoins, qu'ils n'ont pas tout dit sur le monde et sur eux-mêmes avant d'avoir publié au moins un livre »¹⁰. S'impose de cette façon un « tropisme de la littérature sur les hommes de pouvoir » et comme un « surmoi littéraire de l'homme politique »¹¹. Dans *Les Politocrates* (étude ethnologico-satirique de la politique française par François Bazin et Joseph Macé-Scaron), la littérature joue d'ailleurs un rôle important en tant que modalité stratégique de présentation de soi. L'une des parades du politique provincial désargenté rêvant de Paris n'est-elle ainsi pas « d'écrire un livre » ? « Ah, [et] qui dira le charme des relectures ? »¹² Bref, tout (même l'éternel thème de la « crise de la lecture »¹³) tend à indiquer l'existence d'un « prurit littéraire »¹⁴ dans le travail postural du microcosme politique.

Si, comme l'explique Jérôme Meizoz, « chaque présentation de soi renvoie à des types de discours [...] eux-mêmes liés à des mondes de valeurs plus ou moins partagés par les interlocuteurs »¹⁵, l'apparent mélange de types de discours dans la présentation de soi de « l'homo politicus script[or] »¹⁶ étonne donc non tant par son exceptionnalité que par sa régularité, la caution littéraire présidant à nombre d'activités politiques. Alors que « l'activité discursive jouit dans le champ politique d'une

10 Emmanuel Faux [et al.], *Plumes de l'ombre. Les nègres des hommes politiques*, Paris : Ramsay, 1991, p. 10.

11 F. Hourmant, *op. cit.*, p. 6 et p. 14.

12 François Bazin et Joseph Macé-Scaron, *Les Politocrates. Vies, mœurs et coutumes de la classe politique*, Paris : Seuil, 1993, p. 127 et p. 148.

13 Voir Bernard Pudal, « Les usages politiques de la symbolique lettrée (1981-1995) », in B. Seibel [dir.], *Live, faire livre*, Paris : Le Monde Éditions, 1995, p. 336.

14 F. Bazin et J. Macé-Scaron, *op. cit.*, p. 155.

15 J. Meizoz, *La Littérature "en personne". Scène médiatique et formes d'incarnation*, Genève : Slatkine, 2016, p. 45.

16 F. Hourmant, *op. cit.*, p. 43.

faible légitimité »¹⁷, le recours à la littérature constitue paradoxalement un important appareil du politique, surtout lorsqu'il recoupe – c'est fréquemment le cas – les différents aspects du rituel : « *sacralité, tradition, effacement relatif de l'individu en tant que support des valeurs collectives, territorialisation des pratiques* »¹⁸. La fidélité à la tradition littéraire et à la langue nationale à laquelle sacrifient le plus souvent les politiques en témoigne – il n'est que de songer à Emmanuel Macron avouant en entretien que « les classiques français comptent beaucoup » et qu'il aime « la langue classique et en particulier l'alexandrin »¹⁹. Il en va donc comme si la légitimité politique en France se voyait adoubee par la légitimité littéraire, de sorte qu'en tant qu'*habitus* du politique, la « symbolique littéraire fonctionne en définitive comme opérateur de sacralité »²⁰. Ainsi, s'il existe une symbolique lettrée spécifique au champ politique français,

étudier la mise en forme symbolique dont la lecture, la langue et le livre ont fait l'objet, c'est donc se donner pour sujet d'étude [...] « les systèmes génériques, les répertoires topiques, les règles d'enchaînement d'énoncés qui, dans une société donnée, organisent le dicible – le narrable et l'opposable [...] ».²¹

S'engageant sur cette voie *a priori* avenante, on assimilera le recours à la « culture lettrée » à « l'un des vecteurs possibles du travail de légitimation politique »²² – chaque politicien en usant selon des configurations propres. Ainsi compris, l'usage politique et la référence à la littérature procèdent d'un « processus de capillarité

17 Christian Le Bart, *Le Discours politique*, Paris : Presses Universitaires de France, 1998, pp. 3-4.

18 Marc Abélès, « La Mise en représentation du politique », in M. Abélès et H.-P. Jeudy [dir.], *Anthropologie du politique*, Paris : Armand Colin, 1997, p. 258.

19 Éric Fottorino [dir.], *Macron par Macron*, La Tour-d'Aigues : L'Aube, 2017, p. 82.

20 F. Hourmant, *op. cit.*, p. 225.

21 B. Pudal, art. cit., p. 342.

22 *Ibid.*, p. 351.

symbolique »²³ où l'aura du champ littéraire est supposé récupérée, malgré un antagonisme apparent, par ceux qui luttent pour acquérir ou conserver du pouvoir politique. Un discours s'étayant toujours sur du discursif préalable²⁴, comprendre ce phénomène de récupération révérencieuse en tant que modalité propre à un travail du symbolique et à une stratégie politique globale semble dès lors impliquer de questionner l'importance « de l'imaginaire littéraire [dans] la “construction symbolique de l'autorité” »²⁵ en prenant en considération les enjeux de ces productions d'un point de vue précisément littéraire.

Que dire sans cela de la fameuse et supposée idée d'*exception française* en matière de rapport à la littérature, sinon qu'elle transparaît dans l'appropriation du littéraire par le politique ? Alain-Gérard Slama soutient en effet que « l'identité politique de la France [...] réside dans sa littérature »²⁶, car elle est une « patrie littéraire »²⁷ – de sorte que « l'idée de nation [y serait ainsi] consubstantielle à une conception haute de la langue et, par-delà, de la littérature »²⁸. Mais que signifie alors la majuscule – *a priori* ironique – lorsqu'évoquant de Gaulle, inévitable modèle de référence pour son alliance systémique de *signes* de grandeur politique et littéraire, Barthes écrit que « la Littérature est [...] une valeur invétérée »²⁹ ? Si la France est réellement une *nation littéraire*, suffit-il « d'imposer les *signes* de la Littérature »³⁰ pour assurer sa légitimité politique ?

23 Érik Neveu, « Le sceptre, les masques et la plume », *Mots (Les “mémoires” de la politique)*, n° 32, septembre 1992, p. 13.

24 Voir C. Le Bart, *op. cit.*, p. 62.

25 F. Hourmant, *op. cit.*, p. 9.

26 Alain-Gérard Slama, *Les Écrivains qui ont fait la République* (t. 1), Paris : Plon, 2012, p. 11.

27 Selon le titre de Mona Ozouf : *Récits d'une patrie littéraire* (Paris : Fayard, 2006).

28 Priscilla Parkhurst Ferguson, *La France, nation littéraire*, R. Rosi [trad.], Bruxelles : Labor (Média), 1991 [1987], p. 7.

29 R. Barthes, « De Gaulle, les Français et la littérature », dans *Œuvres complètes : 1942-1961* (t. 1), É. Marty [éd.], Paris : Seuil, 2002, p. 996.

30 *Ibid.*, p. 995.

L'œuvre d'Édouard Philippe aux prismes de la politique et de la littérature

Ni affilié au mouvement de Macron *La République en marche* ni soutien lors de la campagne électorale (puisqu'il était le porte-parole d'Alain Juppé), Édouard Philippe se voit malgré tout nommé premier ministre à 46 ans. Cet énarque diplômé de Sciences Po, proche de Michel Rocard au Parti socialiste dans ses jeunes années et député-maire du Havre sous les couleurs de l'UMP puis des Républicains jusqu'en 2017, a ainsi connu une destinée politique aussi fulgurante que singulière. Or ce changement majeur de dimension se retrouve dans sa pratique de la littérature.

Car quelque nombreux que soient les politiques à avoir écrit, la trajectoire de Philippe détonne. Il est coauteur de deux romans policiers avec son ami et conseiller Gilles Boyer : *L'Heure de vérité* (paru en 2007 chez Flammarion) et *Dans l'ombre* (en 2011 chez Lattès). Ce choix de la fiction et du polar se révèle déjà particulier, de même que celui de l'écriture à quatre mains – la représentation commune de l'auctorialité privilégiant la création individuelle. C'est que, « dans l'univers des écrits, pour accéder à la quasi-dignité de produit lettré, un texte politique doit être identifié comme œuvre d'auteur et porter les marques d'une stylisation labellisée par la critique »³¹ – chose difficile dans ce cas. Si « les politiciens ont en France le droit d'écrire des romans [...] sans cesser pour cela d'être "pris au sérieux" »³², certaines pratiques valent toutefois mieux que d'autres. Le choix, très répandu, de la biographie historique (portant en général sur un personnage illustre posé comme modèle politique) s'inscrit par exemple parfaitement dans ce cadre. Si, dans

31 Patrick Lehingue et Bernard Pudal, « Retour(s) à l'expéditeur : éléments d'analyse pour la déconstruction d'un "coup" », in F. Rangeon [*et al.*], *La Communication politique*, Paris : Presses Universitaires de France, 1991, p. 166.

32 E.-R. Curtius, *op. cit.*, p. 158.

l'imaginaire collectif, « le lettré, c'est le connaisseur versé dans tous les domaines de la littérature [qui] connaît ses classiques »³³, cette représentation impose au politicien un certain rapport à la tradition, à la « culture légitime », et une excellence stylistique topique³⁴. Il est à la recherche, même dans la fiction, d'une caution lettrée légitimant ses ambitions et attestant de son capital culturel humaniste ainsi que de sa hauteur de vue. À travers la littérisation d'une posture politique, « il s'agit bien d'une forme de mythologie littéraire tendant à faire de l'écrivain un être à part, détenteur d'une sorte de *mana* ou de charisme ineffable »³⁵. Ainsi utilisée, la littérature se voit « exhaussée au rang de valeur refuge et de certificat de moralité politique », luttant contre « la démonétisation du politique »³⁶. D'ailleurs, presque tous les politiciens de premier plan, après de Gaulle, « George Pompidou, Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand et Jacques Chirac feront allégeance à la littérature, exhiberont les signes d'une déférence admirative »³⁷. Toutefois, un discours politique s'établit forcément au sein d'un système différentiel de prises de position et de rapports de force. L'usage spécifique d'une symbolique lettrée connaît de ce fait des variables, puisque « n'importe quelle posture d'écriture n'est pas compatible avec n'importe quel rôle politique »³⁸. Dès lors, les livres constituent

des signes et insignes hiérarchiques d'une cosmographie du pouvoir. Les genres annexés (essais d'expertise, biographie ou confessions, mémoires) ou au contraire censurés (roman, poésie) constituent autant d'indices prédictifs d'une position dans le champ politique.³⁹

33 *Ibid.*, p. 176.

34 « L'excellence politique impose une excellence stylistique, grammaticale et linguistique » (F. Hourmant, *op. cit.*, p. 151).

35 *Ibid.*, p. 12.

36 *Ibid.*, p. 28.

37 *Idem.*

38 C. Le Bart, art. cit., p. 78.

39 F. Hourmant, *op. cit.*, p. 51.

Ainsi, plus un genre littéraire paraît noble (les mémoires l'emportant par exemple sur le roman d'aventures), plus il sera considéré comme légitimant et se verra pratiqué par des politiques de premier plan – de l'*écrivance* à l'*écriture* s'échelonne donc toute la hiérarchie du pouvoir politique, un présidentiable ou un ex-président n'ayant pas la même pratique de la littérature qu'un sénateur, un député ou un maire. En choisissant le polar, Philippe et Boyer se sont inscrits en marge de la production légitime, ce genre étant traditionnellement considéré comme mineur d'un point de vue littéraire et donc d'un point de vue politique. À cela s'ajoute que les « élus locaux ne publient qu'exceptionnellement »⁴⁰.

Il existe ainsi, comme autant de normes, d'importantes convergences stylistiques, narratives et thématiques dans les écrits de politiciens. De ce fait, le genre du polar convenait à l'époque aux statuts politiques de Philippe et Boyer, même si, contrairement au cas d'un député-maire de Quimper se dissimulant « sous un pseudonyme pour publier un roman policier mettant en scène les personnalités de sa ville »⁴¹, leurs récits ont paru sous leurs noms, s'inscrivant tous deux sur la scène nationale (que ce soit dans le cas d'une gigantesque affaire de corruption ou dans celui d'une élection présidentielle truquée).

Si le cadre de leur écriture reste politique, Philippe et Boyer se moquent de l'*écrivance* politique – s'en distinguant par là même. Par exemple, en lisant une « lénifiante biographie de Bayard, fruit du travail d'un nègre besogneux et publié sous la signature d'un député ambitieux de Savoie qui devait penser qu'il était lui-même sans peur », l'un de leurs personnages se demande : « Mais pourquoi diable tous ces hommes politiques se sentaient-ils obligés de signer la biographie d'une figure historique ? »⁴² En

40 C. Le Bart, art. cit., p. 79.

41 *Ibid.*, p. 86.

42 Gilles Boyer et Édouard Philippe, *L'Heure de vérité*, Paris : Flammarion, 2007, p. 77.

s'amusant de l'horizon d'attente habituellement suscité par l'écriture politique, les auteurs mettent en évidence la singularité de leur récit. Or, loin d'être innocent, le phénomène se répète ailleurs, lorsqu'un autre personnage constate que

Malraux était un dinosaure, le représentant d'une espèce totalement disparue. Plus personne aujourd'hui ne pourrait se lancer dans des considérations aussi générales, aussi lyriques, aussi grandioses, sans passer pour un fou dangereux. Les mots, le ton, le rythme des phrases, rien ne pourrait être réutilisé aujourd'hui sans avoir l'air ridicule ou pédant.⁴³

Force est de remarquer une distanciation volontaire avec ce que l'écriture politique pourrait avoir de normé et de stéréotypé (éloquence, grandeur, lyrisme, grand style, etc.). Si la politique moderne a affaire au littéraire, ce ne pourra être que *de biais*, en déjouant la modalité littéraire en quelque sorte – bien loin du vampirisme des « signes de la Littérature » évoqués par Barthes. À travers des polars *politiques* prétendant dévoiler les arcanes du pouvoir, Boyer et Philippe se sont donc inscrits à la marge de la production politico-littéraire (la critiquant et la détournant). En même temps, ils ont cherché à provoquer un sentiment de connivence chez leurs lecteurs, comme en témoignent le paratexte, l'épitéxte et la réception médiatique de leurs livres. En effet, jouant de la fascination pour l'univers en question, les auteurs y sont présentés comme des politiciens expérimentés :

Plus instructif que le meilleur des manuels sur les us, coutumes, petites splendeurs et grandes perversités du microcosme politique. Plus féroce que le pire des essais sur les turpitudes de nos dirigeants et de ceux qui les servent.⁴⁴

Qui n'aimerait connaître l'envers du décor ? En s'inscrivant dans une démarche de séduction par un usage

43 *Ibid.*, p. 164.

44 Critique d'Anna Cabana (*Le Point*) à lire sur la quatrième de couverture de la réédition de *Dans l'ombre*.

de la fiction apparemment antinomique au registre habituellement pratiqué par les politiciens, ces œuvres se présentent donc comme fictionnelles au sens plein. Même si cela s'inscrit finalement dans un geste pleinement politique, il peut être difficile, en effet, de voir *a priori* à travers cette entreprise de démythification d'un système, mettant à mal l'*illusio* politicienne, une stratégie elle-même politique. Dans cette logique, la crédibilité littéraire de la fiction s'acquiert ainsi au prix de la légitimité politique : il faut que la pratique littéraire paraisse politiquement désintéressée pour pouvoir espérer en retirer un gain symbolique.

Depuis 2017, la carrière d'Édouard Philippe a toutefois changé de dimension et ce hiatus se traduit dans sa pratique de la littérature. En juillet, il publie un essai (à la fois récit de vocation et autobiographie intellectuelle) intitulé : *Des hommes qui lisent*. Comme le précise la quatrième de couverture, dont on appréciera d'ailleurs le dispositif appositif, il s'agit du « récit d'un homme par les livres qu'il a aimés, qui l'ont marqué : des livres qui ont fait de lui un fils, un père, un citoyen, un homme politique ». On ne saurait afficher plus clairement la fonction de ce texte dont le seul genre (affilié à Montaigne grâce à la possible valeur latine du « Des » du titre philippien rappelant ceux des chapitres des *Essais* : « De la vanité », « Des cannibales », etc.) attribue déjà un supplément de légitimité à la nouvelle condition politique de Philippe. *Des hommes qui lisent* relève ainsi d'une évidente stratégie de communication ; si le lectorat visé par les premières œuvres était constitué d'amateurs de polar, le public cible de cet essai se révèle bien plus large – son impressionnante couverture médiatique en témoigne.

À travers ce livre placé sous les auspices de *L'Enfer* de Dante, Philippe ne tente rien de moins que de justifier son passage de gauche à droite (sa trajectoire politique étant mise en parallèle avec celle de Péguy⁴⁵), de prouver

45 Voir Édouard Philippe, *Des hommes qui lisent*, Paris : Jean-Claude Lattès (Essais et Documents), 2017, p. 74.

son intégrité morale et politique (en se montrant malgré tout cohérent et fidèle à lui-même) et de se présenter sur la scène politique nationale où il est alors inconnu. Pour ce faire, son essai mêle ainsi plus ou moins adroitement des éléments biographiques structurants (origines familiales, formation, engagements, résolutions, croyances) à des impressions de lecture, un programme de politique de la lecture et un bilan de son activité municipale. Même si un *postscriptum* indique que ce livre a été commencé en 2011 et remis à son éditeur en janvier 2017⁴⁶ (c'est-à-dire écrit sans arrière-pensée), cela ne change rien à la lecture qu'on en peut faire – Philippe ayant par exemple pu légitimement espérer une place au gouvernement en cas d'élection de Juppé. Révélatrice, la jaquette publicitaire de l'essai met d'ailleurs en avant son statut de Premier ministre. Après le polar, genre stratégiquement peu rentable, le choix de l'essai vient en quelque sorte amender, rectifier et ajuster le profil littéraire de Philippe à sa nouvelle stature politique. Or la presse ne s'y est pas trompée, ayant précédemment le plus souvent donné lieu à une critique *littéraire* des polars, alors qu'elle traitera l'essai d'un point de vue politique. La trajectoire littéraire de Philippe sert ainsi sa carrière politique, comme il l'écrit lui-même : « Après tout, lectorat – électorat, à une lettre près –, le public concerné n'est pas très différent »⁴⁷.

La thématique de la lecture agence ingénieusement un ensemble hétéroclite mais, surtout, permet à Philippe de se présenter au grand public en tant qu'humaniste lettré. Conscient de la nécessité de se montrer ami de la littérature dans la sphère politique, il mentionne le précédent de maints politiciens s'étant servis de leur goût de la chose littéraire⁴⁸. La prémisse de cet ouvrage est du reste simple : « Le vrai miroir d'un lecteur est sa

46 *Ibid.*, p. 247.

47 *Ibid.*, p. 177.

48 *Ibid.*, pp. 212-213.

bibliothèque »⁴⁹. Devant être lecteur et acteur du monde, le politicien-lecteur paraît ainsi humblement grandi des livres et de la sagesse de ceux qui l'ont précédé. On ne s'étonnera dès lors pas de découvrir dans cet essai une forte dimension intertextuelle et citationnelle, ainsi que la mise en œuvre d'une conception humaniste – jusqu'au cliché – de la lecture (un « moyen de se construire, de s'élever, de se former, de découvrir, d'échanger et de réussir »⁵⁰), et la mise en scène d'un style *visiblement* travaillé (avec notamment quelques inhabituelles antépositions de l'adjectif⁵¹). Nain sur des épaules de géants, Philippe affiche à bon escient une certaine littérarité. Dans le même sens, on relèvera une énumération quasi rabelaisienne de titres et de noms d'auteurs ayant pour fonction d'attester d'un capital culturel de haut rang – l'essai se conclut d'ailleurs sur de nombreuses recommandations de lecture. Or Philippe, selon qui l'écrivain « est un personnage de notre imaginaire »⁵², ne se prétend pas auteur, mais lecteur, car, idée scolaire s'il en est, c'est « la recherche formelle qui transforme la communication et l'expression naturelle en quelque chose qui se rapproche de la littérature »⁵³. Prudent, il revient donc sur l'écriture à deux de ses polars, comme s'il lui semblait nécessaire de la justifier *a posteriori*⁵⁴ ; comme si, pour se former une légitimité politico-littéraire, il fallait intégrer ces œuvres, marginales par bien des points, à un parcours plus classique et cohérent, conforme à son nouveau statut. Étant en position dominante dans le champ politique, un premier ministre peut certes écrire, mais pas n'importe quoi. Philippe note ainsi modestement au sujet du genre policier qu'on l'« aborde sans précaution particulière, à la recherche du seul plaisir de lire et sans

49 *Ibid.*, p. 17.

50 *Ibid.*, p. 21.

51 Par exemple : « moderne incarnation » (*ibid.*, p. 46).

52 *Ibid.*, p. 162.

53 *Ibid.*, p. 177.

54 Voir *ibid.*, pp. 176-179.

craindre une déception énorme ni espérer un éblouissement total »⁵⁵. Et de conclure avec une *visible* sincérité : « je ne suis pas un littéraire, mais un lecteur et quelqu'un qui aime la littérature »⁵⁶. Après tout, comme l'explique son essai, il faut qu'un « président de la République, en France, respecte la littérature »⁵⁷. Toutefois, « le président est en fait plus homme de lettres qu'écrivain » ou alors un « écrivain contrarié, voire sacrifié »⁵⁸.

Avec *Des hommes qui lisent*, Philippe convoque la conception édifiante d'une littérature mobilisable par le politique (« lire, c'est prendre de la distance, acquérir une vision »⁵⁹), où le contact avec les livres prélude à toute réflexion politique d'envergure, permettant d'agir avec recul et sans précipitation – représentation des plus classiques chez les politiques de haut rang⁶⁰. Marquée du sceau de la littérature, l'action politique semble ainsi échapper à la turpitude sublunaire, aux luttes pour le pouvoir et aux basses querelles d'intérêts. Ce faisant, Philippe s'arroge une légitimité nécessaire à un politicien de premier plan⁶¹, dégagé lorsqu'il le faut (luxe rare dans le monde moderne) et réfléchi comme il se doit, puisque « lire, c'est sortir du monde pour y revenir ensuite »⁶². L'univers sombre et cynique de ses polars semble ainsi bien éloigné. Il confesse d'ailleurs vouer une franche admiration à l'ex-ministre François Léotard, sorte de figure rimbaldienne *inversée*, « intéressant et riche », depuis qu'il a décidé d'« arrêter la politique pour écrire des livres »⁶³.

55 *Ibid.*, p. 178.

56 *Ibid.*, p. 195.

57 *Ibid.*, p. 241.

58 C. Le Bart, art. cit., p. 87.

59 É. Philippe, *op. cit.*, p. 213.

60 Voir C. Le Bart, art. cit., p. 86.

61 Il annonce d'ailleurs le projet d'un livre sur la campagne présidentielle de 2017 (É. Philippe, *op. cit.*, p. 223).

62 *Ibid.*, p. 217.

63 *Ibid.*, p. 234.

*La bosse littéraire du politique
ou la littérature en creux*

Les récentes et élégiaques *Leçons du pouvoir* (2018) de François Hollande attestent que c'est souvent lors d'une relative traversée du désert que publie le politicien. Moyen de se (re)lancer et de rehausser son image, l'écriture politique ne répond toutefois pas seulement à des impératifs stratégiques ou instrumentaux ; elle se montre variée et circonstanciée, construisant une identité médiatique qui peut être vécue avec sincérité. N'en constituant pas moins un mode de légitimation très commun aujourd'hui, elle révèle par là même que les compétences technocratiques ne suffisent plus à la conquête politique et que le travail symbolique du politicien requiert parfois un supplément littéraire. Si, malgré la démonétisation de son verbe, le champ politique repose en partie sur une nécessaire croyance en un pouvoir des mots et des discours, la sphère littéraire lui offre alors comme un négatif, une échappée : l'utopie d'un espace où la parole paraît pleine ou presque, et se voit entendue comme telle.

François Demont